

En mai ... fais ce qu'il te plaît

...

Dans ce numéro :

Journée Numérique	3
Polino	8
G Bloncourt	14
Publisexisme	17
Petit Bilan	26

N° accessible en
ligne à cette URL

Le mois écoulé fut scandé évidemment par les vacances: l'actualité n'en fut pas moins riche pour autant puisque notre ministre en a profité pour faire passer devant le Conseil d'État l'ultime mouture du décret portant statut des enseignants-chercheurs arguant, se félicitant d'une concertation qui ne semble avoir existé que dans son esprit; faisant fi des positions tant des syndicats que des organisations telle Sauvons la Recherche !

On ne peut pas dire que la presse nationale ait toujours bien relayé ce qui se passe dans les universités ni su toujours rendre compte de la profondeur et de l'originalité de ce mouvement; préférant mettre l'accent sur l'inquiétude des étudiants quant à la validation de leurs semestres.

Mention spéciale néanmoins

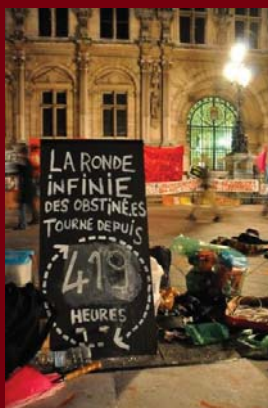
pour libération dont le blog science2 est resté à l'affût de ce qui se passait; de France Culture qui a consacré pas mal d'émissions au sujet.

Il est clair que le gouvernement joue le pourrissement de la contestation et il semble malheureusement prêt d'y parvenir. Notons que le vent qui se lève du côté du monde hospitalier souffle inévitablement dans la même direction parce qu'il s'y agit de la même remise en question du service public ! Et la manifestation de mardi l'illustre assez bien !

Entre temps la visite de l'AERES dont notre président a tenu à vous tenir informés par courriel; mais aussi la définition du COM (Contrat d'objectif et de moyens) qui fixe nos relations nous IUT avec Paris Descartes.



Table des matières



En mai ...fais ce qu'il te plaît ...	1
Journée numérique	3
7 Avril ... Une Table ronde ...	4
Verbatim	5
La place des sciences et de la connaissance	6
Du côté de Polino	8
En se promenant	12
Un des rares héros de notre siècle	14
Publisexisme	17
Le Miroir et le masque J L Borges	22
Petit Bilan	26



Journée numérique

Une journée superbement organisée où Sophie Mahéo a très efficacement animé le café des blogueurs. Des rencontres, des présentations de plates-formes numériques (Moodle, Acolad, Dokeos, Sakai et Wims)

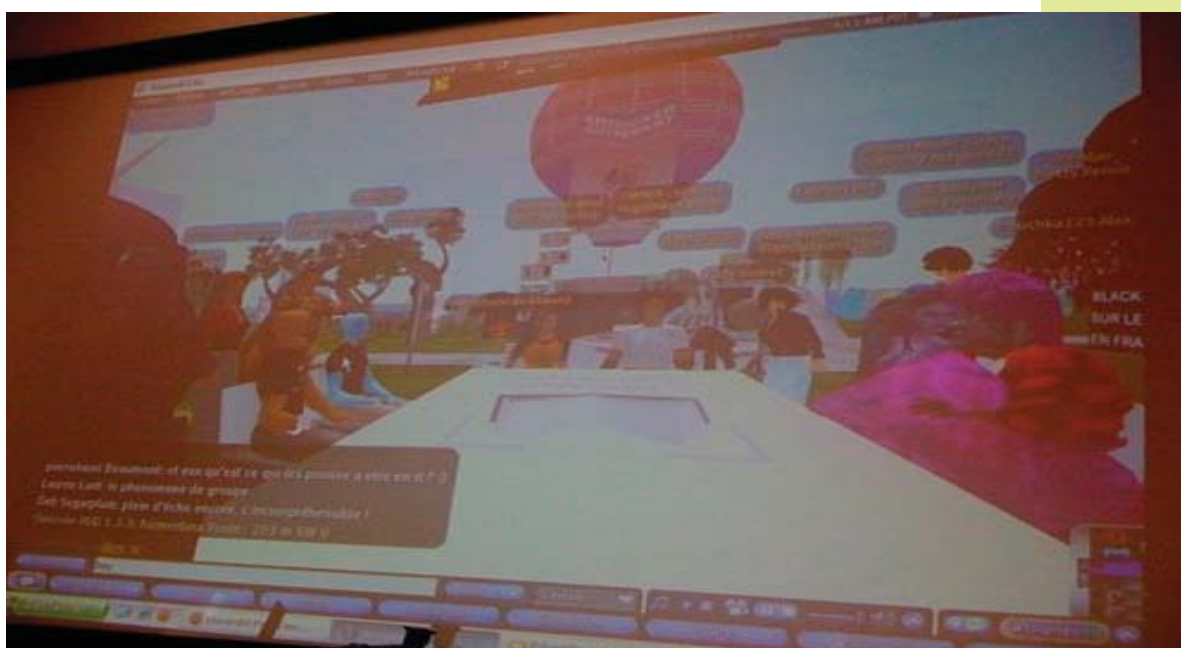
Orientée autour du thème *Enseigner autrement* cette journée a le mérite de tordre le cou à quelques idées reçues

Non ! l'Université n'est pas l'antre de conservateurs cacochymes : elle a pris - et de belle manière - le virage du numérique. Le moins que l'on puisse dire est que ça bouge dans tous les coins.

Non ! il est faux de prétendre qu'à l'université l'on ne se préoccuperait pas de pédagogie : les réflexions que ces nouvelles technologies suscitent montrent que le métier d'enseignant évolue vite et sait le faire en phase avec la recherche.

Dans cette spirale où nous sommes tour à tour acteur et spectateur, s'invente un avenir qui console un (petit) peu des turpitudes qui se fomentent ailleurs !

Merci aux organisateurs; à S Mahéo en premier lieu ! aux participants aussi dont l'engagement fait plaisir à voir.



7 Avril ... Une Table ronde ...



© Service photo Elysée - L. Blevenec

Le président Sarkozy s'est exprimé sur les missions de l'Université française lors d'une table ronde organisée 7 avril à Venelles dans les Bouches du Rhône.

L'intégralité de cette vidéo est accessible ici sur le site de la Présidence. On en trouvera un montage sur ce site : j'ai tenté de résumer les extraits les plus révélateurs.

Son intitulé à lui seul est tout un programme :

La croissance par la recherche et l'innovation

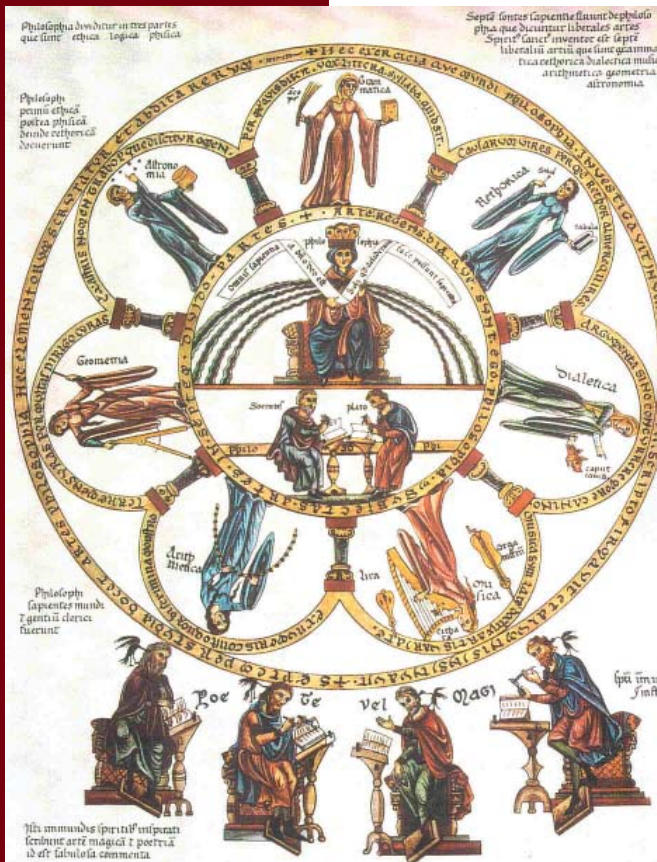
Si les mots ont un sens tout est dit : ce que l'on attend de la recherche (et de l'innovation) c'est la croissance ! L'éducation, la culture en général, les sciences au service de l'économie.

Je ne suis pas convaincu que la coordination ait raison de fustiger la conception mercantile du pouvoir : ce serait laisser entendre qu'il y eût des activités nobles et d'autres moins - toutes celles liées à la transaction commerciale, visant un profit. 1

La question n'est pas là ! Si seulement elle l'était

Je ne suis pas certain que demeure audible, ni d'ailleurs pertinent, ce discours très platonicien, si spontanément moralisateur, qui viserait à promouvoir les actions nobles, parce que gratuites, par opposition à celles, servies, visant un but extérieur, matériel, tangible. De Platon à Aristote en passant par toute la scolastique et sa distinction entre les arts libéraux et les arts serfs l'occident aura tellement joué du dualisme, tellement feint de ne s'intéresser qu'à l'essentiel quand en réalité il ne cessa jamais de s'affairer ici et maintenant.

Je suis certain au contraire que la modernité, non sans cynisme



parfois, non sans brutalité souvent, a pris le parti du réalisme et qu'elle ne peut y échapper. Mais ce réalisme, qui se fait parfois appeler pragmatisme, renvoie lui aussi à une idéologie; ne saurait être neutre. Et c'est celle-ci qu'il faut pouvoir débusquer.

Si l'on se place du point de vue du Président, du pouvoir dont la responsabilité est après tout, de préparer le pays aux bouleversements à venir, installer l'université au coeur de la cité comme un des pions sur quoi jouer pour anticiper l'avenir, la sortie de crise et le défi environnemental, n'est pas illégitime.

Encore une fois, la question est rament celle des fins - qui relèvent

toujours des voeux pieux -; en fait celle des moyens. C'est là-dessus qu'il faut intervenir !

Moins brutale que l'intervention de janvier, celle-ci, non sans les habituels raccourcis vertigineux et autres dérapages démagogiques - cette fois-ci contre l'administration, les grandes écoles, les banques, les conservatismes, les idéologies etc.. - pose assez clairement

- les relations entreprises / université
- la question du service public
- l'instrumentalisation de la recherche

Verbatim

On y aura entendu notamment :

C'est un choix sur lequel je ne reviendrai jamais
La réponse à la crise, c'est l'innovation
Nous ne sommes pas condamnés à voir nos universités régresser dans le classement de Shanghai
Pas assez de contact entre l'université et l'entreprise
Je ne veux pas qu'on mercantilise l'université
Si on fait des études c'est pour être bien formé, pour trouver un emploi, pour créer de la richesse, de la valeur ajoutée
(A propos des brevets) un système bancaire fantastique qui prête de préférence à ceux qui n'en ont pas besoin
Ce que je veux c'est une société du mérite
Mon rêve est que sur l'ensemble du territoire on ait cette envie d'inventer, de créer des pôles de compétitivité
(il faut) qu'on ait une véritable culture de l'entrepreneuriat, de la création de valeur ...

La place des sciences et de la connaissance

C'est sans doute cette place qui est en jeu dans la LRU. C'est en tout cas elle que révèle la loi comme un implicite idéologique qu'il n'est pas forcément inutile de déceler à défaut de pouvoir le déjouer.



Marcel Gauchet à l'EHESS le 4 Février

Quelle place assignons-nous effectivement à la connaissance, à la recherche dans notre société ? Quand on entend Sarkozy parler de

la recherche et de l'innovation, nul doute qu'il s'agit pour lui, au mieux, d'un des leviers sur quoi il pourrait jouer pour chercher ces fameux points de croissance qu'il se disait, on s'en souvient, disposé à aller arracher *avec les dents* s'il le fallait.

De cette instrumentalisation de la recherche nous avons déjà écrit ici ce qu'on en pouvait penser; remarquons néanmoins que ceci pose la question - plus générale - de la place de la connaissance dans notre horizon culturel.

Marcel Gauchet n'a pas tort en reliant cette place aux présupposés même du libéralisme.¹ Ramené à ses

¹ on trouvera sur le blog de M Gauchet une série d'interviews qu'il

principes fondateurs, qu'est le libéralisme effectivement sinon :

- un utilitarisme qui n'évalue une pratique sociale qu'en raison du bien-être commun qu'elle procure
- un conséquentialisme (même si le mot est détestable) c'est à dire une grille qui ne pense les phénomènes que par ses conséquences, jamais par ses causes.

Pour Gauchet le néolibéralisme postule l'impossibilité et l'inutilité d'un certain savoir tout en se faisant le chantre d'une société de la connaissance et du savoir. Il ne peut entendre qu'un savoir qui serait immédiatement exploitable, productif, compétitif dans ce grand marché globalisé où tout doit pouvoir se mesurer.

L'université dans ce cadre, aura eu à surmonter deux révolutions qui en affectèrent la mission.

a donnés récemment sur ce sujet. On trouvera surtout l'analyse qu'il a faite en février sur la réforme dans le cadre de son séminaire à l'EHESS sur le site de Sauvons la recherche (<http://www.slru.ehess.org/index.php?post/2009/02/04/en-etat-de-legitime-defense>)

D'une part le *boom démographique* qui a versé vers l'université un flot massif de candidats et suscité donc une forte demande de formation - professionnalisante de préférence - aura contribué à faire considérer l'université comme le prolongement naturel de l'école républicaine. Mettant ainsi l'accent plus sur la formation, égalitaire, que sur la recherche. Prolongement qu'elle peut d'autant moins assurer correctement qu'elle ne s'en voit pas attribué les moyens et qu'elle est, sur ce terrain, concurrencée par les grandes écoles qui ont su se réserver le renouvellement endogamique des élites.

Inutile de dire combien est lourd alors le regard porté sur l'université qui n'est que rarement vue par le grand public comme un lieu de production de connaissance mais plutôt comme un super lycée ... moins efficace

D'autre part, dans un sens exactement contraire, élitiste, l'accentuation de la montée en puissance de la recherche et développement dans l'économie de l'innovation qui fait de l'université, sans doute pour la première fois dans son histoire, une institution directement économique. L'existence désormais d'un «marché mondial de la connaissance» pousse naturellement à promouvoir compétitivité et concurrence comme normes pour cette université qui n'avait jusque là, dans sa grande tradition républicaine, voulu fonctionner qu'en raison des aspirations humanistes où l'égalité avait sa part, essentielle et fondatrice.

La nouveauté est que la mondialisation aura aiguisé la concurrence entre les universités et fait de cette concurrence un enjeu de la compé-

titivité des différents pays.

Au fond, pour son grand malheur, le pouvoir politique a fini par s'intéresser à l'université et à la recherche !

On est loin, on le voit d'un projet humaniste et égalitaire de promotion de l'homme à travers la connaissance; loin tout autant du projet républicain de libération du citoyen par la transmission des savoirs.

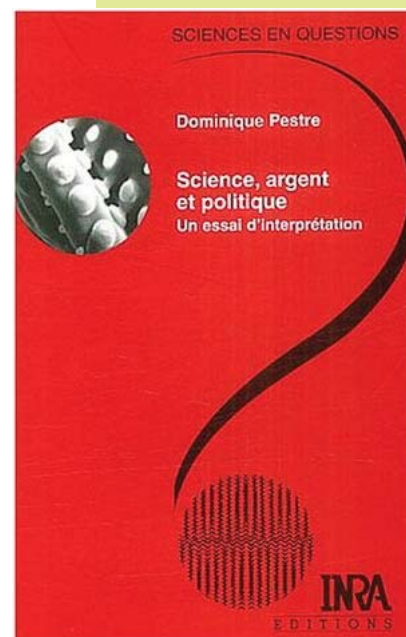
Au fond l'idéal du néolibéralisme ambiant n'est-il pas de transformer les universités d'un côté en vastes écoles de commerce; de l'autre en unités Recherche & Développement ?

C'est assez dire qu'il faut se méfier des propos présidentiels se proposant de donner les moyens aux universités de concurrencer efficacement les grandes écoles : ce n'est pas pour lui permettre d'être universitaire; c'est pour rentrer dans le rang et la logique des grandes écoles.

C'est assez dire aussi qu'il y a tout à craindre pour les domaines de recherche qui ne rentreraient pas dans ce cadre -là : sciences humaines et sociales, lettres, philosophie etc.

C'est assez dire enfin que la recherche y perd sa liberté convoquée qu'elle sera de justifier sa performance, son utilité etc.

Et l'on voudrait nous faire croire que cette réforme n'a rien d'idéologique ?



Une grande partie de cet ouvrage est accessible sur [googlebook](#)

Du côté de Polino

Cela fait bientôt 5 années que M Briot anime Polino aux côtés de Florence Mesatfa. Il nous a semblé intéressant de lui demander le bilan qu'il en fait; ses projets....



Par rapport aux projets de départ, comment évaluer Polino ?

Initialement l'idée n'était pas seulement de favoriser l'introduction et l'utilisation des TICE à l'IUT mais de favoriser les projets transversaux (inter-disciplinaires, inter-départements) parce que les porteurs de projets ne maîtrisant pas forcément les rouages de l'IUT, ni éventuellement ceux de l'université, se heurtaient à des difficultés évitables et souvent le projet capotait.

L'idée était donc que cette petite cellule permette à des projets de voir le jour en leur apportant le soutien logistique et la connaissance des rouages de l'IUT et de tous les départements qu'avait notamment Florence.

L'idée en avait germé dans les têtes de S Pène, S Halla et moi-même parce qu'à l'époque il avait fallu répondre, très vite, à un appel à projet.

Qui compose cette cellule finale-

ment ?

A côté de moi qui jouait au départ un rôle plutôt politique, Florence Mesatfa qui depuis longtemps à l'IUT, a été opérationnelle sur des actions particulières (scolarité par exemple) ce qui lui permet d'en maîtriser à la fois les rouages, et une connaissance assez fine. Guy Baudon s'y est agrégé plus tard, à l'initiative de S Pène d'ailleurs

La place de la vidéo dans ces projets ?

Je me suis rendu compte que Moodle, les cours en ligne, tout ce qui peut d'ailleurs être complexe à mettre en place (choix de la plateforme, droits des intervenants, etc) tout ceci n'était pas très ludique ! La vidéo pourrait être un moyen de favoriser la mise en ligne des cours sans demander trop de travail supplémentaire - ce qui ultérieurement s'est révélé faux ! La post production étant assez dévoreuse de temps !

C'est ainsi que G Baudon nous a rejoint donnant ainsi à Polino une direction et une dynamique nouvelle dont je le remercie.

Polino n'est-il pas un bon observatoire de nos pratiques, de notre fonctionnement ?

Oui ! Et de ce point de vue Polino

est aussi une réponse à la constatation que j'avais faite qu'il était très difficile de porter un projet en tant que chef de département.

J'avais aussi conscience qu'en réalité si nous connaissons tous notre propre département, c'était loin d'être le cas pour tous les autres. Et ce que je dois à Polino c'est d'avoir pu rentrer dans les autres départements, tâcher de les comprendre, leurs logiques, leurs projets, leurs esprits et ceci est inestimable.

Elle était là l'idée : connaître l'esprit des départements et en cinq ans, en ayant monté des projets avec Carrières sociales, Info-Comm, par exemple, je crois comprendre mieux l'esprit de ces départements. Si l'on veut monter des actions ensemble, cela passe par cela aussi : se comprendre ! Parce que des départements différents cela fait aussi des étudiants différents.

Les actions que vous avez menés ?

Un qui a échoué sans doute parce qu'il était trop lourd et prématuré pour un Polino alors encore bien jeune : 100 000 étudiants, 100 000 élèves. Mais aussi l'appui aux colloques de Carrières Sociales, mais encore le Forum PME-PMI en Décembre; mais encore le montage de ND Campus etc autant d'actions où Polino aura été ou bien accoucheur ou bien appoint technique mais qui aura contribué à ce que ces actions aboutissent. Dans certains cas le donneur d'ordre est la direction, dans d'autres les départements et parfois, Polino s'auto-saisit comme ce fut le cas dès 2004 autour du PPP où nous avons réuni différents acteurs pour

analyser ce qui se faisait ou projetait dans les autres IUT. On pourrait d'ailleurs imaginer de le refaire ne serait-ce que pour faire le point 5 ans après, sur nos différentes pratiques.

Dans les objectifs il y a aussi le pédagogique. Quelle place occupent les salles multi-medias dans cette affaire ?

Le pédagogique nous a toujours préoccupé - le PPP justement - !

Notre objectif était alors d'initier le débat; pareil pour le reste. C'est ainsi que Polino se positionne.

Comme un accoucheur, donc

Oui moi je sens Polino aussi comme un bon petit télégraphiste : il fait se rencontrer des gens, se confronter des idées et des projets et après il leur dit : maintenant allez-y. Le risque évidemment est que cela n'aille pas plus loin. Mais Polino n'a pas pour vocation à se substituer aux porteurs de projets; mais à les aider, à les soutenir. Polino perdrait en légitimité s'il voulait forcer les choses ou les gens.

Est-ce que justement la difficulté ne tient pas dans ce passage de relais ?

Il ne faut pas oublier que nous sommes dans une structure universitaire! Chacun en travaillant ici a ses propres objectifs, ses propres rythmes, sa vision de concourir à la démarche commune. L'IUT fonctionne dès lors dans le consensus, dans le plaisir de travailler et du coup il est très difficile et d'ailleurs pas souhaitable de cadrer l'ambition collec-



Cette Interview a eu lieu le 30 Avril . Elle n'a pas pu tout aborder et en particulier pas les projets d'avenir de Polino. Une suite est à attendre donc !

Retenons donc : l'installation des salles multimédias dont la gazette se fera l'écho le projet bien excitant d'une Web Radio



tive d'un président ou d'un directeur et ces difficultés d'être d'un enseignant chercheur ou d'un enseignant qui à certains moments est plus dans la solitude, à d'autres plus dans le collectif.

Les enseignants marchent à l'appétit intellectuel pas à la contrainte. On n'oblige pas à des projets ou à l'innovation. On peut susciter l'envie, ou la soutenir ! C'est cela aussi le rôle de Polino !

Par définition Polino ne peut vouloir des actes autoritaires mais seulement de consensus !

C'est pour cela que nous pensions pouvoir être porteur dans des situations ultra-minoritaires mais que surtout nous devons surtout répondre à des demandes.

ND Campus

C'est Florence Mesatfa qui a pensé à juste titre qu'il fallait faire appel à une petite structure plutôt qu'une grosse pour la plate-forme. Aujourd'hui ND Campus marche et c'est plutôt une réussite quand on regarde le nombre d'entreprises qui se connectent, mais aussi le nombre d'anciens. Dans les départements la réussite est diverse mais certains enseignants - dont Ch Loret notamment - font inscrire tous leurs étudiants et cela permet d'assurer une certaine vie à cet outil. Et un avenir.

Ce qui est intéressant est que ND Campus est devenu quasi-

ment un exemple puisque Paris Descartes s'en inspire pour vouloir créer un réseau des anciens pour toute l'université.

La leçon qu'on peut en tirer ?

C'est que cela n'a jamais grand sens de vouloir faire les choses dans son coin. C'est aussi ce qui s'est passé du côté des TICE. Si Polino s'en est enquis c'est aussi parce qu'alors Sophie Pène avait alors été nommée chargée de mission TICE au niveau de l'université et que donc nous pouvions disposer de relais suffisants pour pouvoir mener une action qui ait des chances raisonnables de succès.

Tu évoques les salles multi-média ?

On ne peut pas dire encore que ce soit un échec. La transition d'une équipe à l'autre a sans doute compliqué les choses mais ces salles existent. Il reste à résoudre quelques points techniques dans la mesure où si aujourd'hui tout est réglé du côté du son, ce n'est pas encore le cas pour l'image.

Néanmoins ces salles existent et nous espérons bien d'ici la fin de l'année pouvoir les faire visiter et expérimenter par ceux de nos collègues qui le désireront !

Inutile de dire que la Gazette s'en fera l'écho ! Mais justement y-a-t-il une demande de la part des enseignants ?

Elle n'est pas formulée mais nous gageons que c'est en montrant aux enseignants ce qui sera devenu possible techniquement

que les idées, les projets, les envies naîtront ! Par ailleurs ce n'est pas la peine de demander aux enseignants d'innover s'il n'y a pas de moyens techniques de le faire. C'est le cas aujourd'hui ou très exactement ce le sera dès demain !

Je voudrais rendre hommage à R Oullié qui a représenté pour nous un réel et très efficace soutien.

Je sais - pour en fomentier l'augure - qu'il y a un projet qui se dessine de Web radio !

C'est aujourd'hui parfaitement possible et inutile de dire que Polino sera ravi d'y participer .

Aujourd'hui il y a une salle de 60 places susceptible de permettre l'enregistrement en live d'un cours. Mais aussi une seconde salle de 30.

Mais aussi un petit studio son, qui permettrait sans aucun problème de faire une radio. C'est là que j'ai, aussi pour la tester, enregistré des petits clips d'un quart d'heure pour suppléer le fait que mes cours d'introduction au droit, vu les événements, n'avaient pu avoir lieu.

On va vers une professionnalisation des moyens ?

Oui absolument ! on peut aujourd'hui, parce qu'on en a le budget, filmer par exemple une interview comme on l'a fait avec F Mourlon comme traducteur, un entretien avec le directeur Général de l'association Irlandaise des hémophiles et ancien Président de la Fédération Mondiale Brian O'Mahony .

1 elle est évidemment accessible sur la médiathèque de Paris Descartes

Mais ce qu'il faut bien comprendre c'est qu' effectivement l'enseignant a besoin d'aide : à la fois parce qu'il n'est pas vrai que l'enregistrement soit simplement automatique : il faudra toujours quelqu'un pour aider l'enseignant même pour des détails qui peuvent paraître ridiculement techniques; à la fois parce qu'il y aura toujours plus ou moins besoin de réaliser un travail de montage, de post production.

On a un contrat avec une petite association d'anciens étudiants qui nous permet de réaliser cette post production si d'aventure nous étions débordés en interne.

Le risque n'est-il pas, que la réussite venant, vous soyez totalement débordés parce que justement le montage est long et que G Baudon ne peut tout faire ?

Mais justement grâce à D Gascon, nous avons désormais un budget de 20000 € et s'il le fallait nous pourrions parfaitement faire appel à des aides extérieures et produire des films de qualité.

S'il y avait un message à transmettre c'est bien celui-ci: nous atteignons désormais un vrai niveau de professionnalisation et en mutualisant nos moyens nous pouvons ensemble réaliser de bien belles choses.

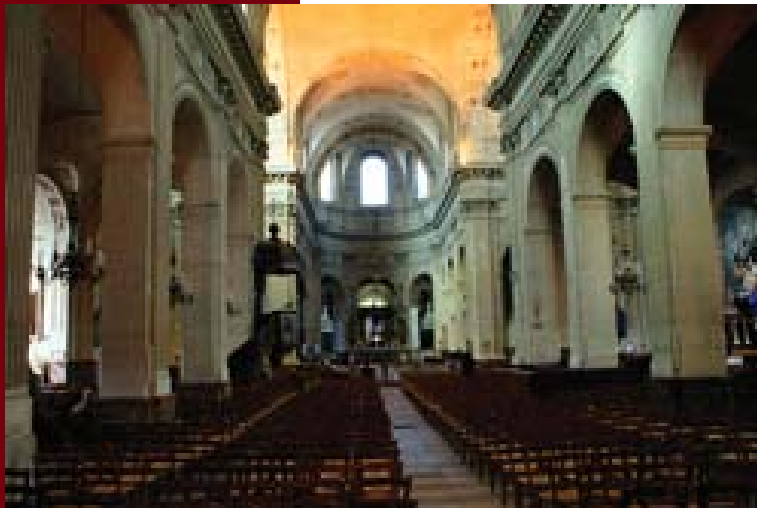
Nous le pouvons ... nous le désirons.



Fabrice Mourlon enseigne l'Anglais en GEA. Parmi ses multiples talents, il soutient sa thèse le mois prochain, mais il chante aussi et s'est produit déjà à l'IUT et le refera en Juin dans le cadre du Gala de fin d'année .



En se promenant



Ah ces mantilles ! Comment ne pas songer à ces luttes contre le foulard? Avoir franchi sans y prendre garde un univers entier et se retrouver ainsi aux antipodes de la laïcité.

J'aimerais pouvoir me moquer de ces femmes, pouvoir me dire qu'elles se mutilent par désespoir sans doute, inconsciemment sûrement! mais n'y parviens point. Cette foi mortifère me dérange plus qu'elle ne m'étonne; m'inquiète plus qu'elle ne me fascine.

Traditions ...

Au gré d'une promenade printanière... entré à St Nicolas du Charbonnet. Reçu comme une gifle le vent frais de cette tradition-ci !

J'aime pourtant les églises où, même quand elles sont récentes, je veux traquer le souffle d'une histoire qui n'est pas mienne, le sens d'une foi qui s'égaré ou s'égayé. Il n'est pas possible que ces lieux ne réverbèrent pas un peu la violence des troubles, des remords ou des enthousiasmes dans cette pénombre calculée des âmes. Et ne détesterais pas parvenir à le saisir.

Mais ici ! Lieu vide, comme souvent, où ne s'égaré que quelques soutanes affairées, où semblent se scarifier quelques femmes percluses de solitude.

Sous ces mantilles, des tempêtes de haine, de rancœur, de rêves d'une gloire archaïque. Comment ne pas songer qu'ici, aussi, se rassemblent tout ce que la droite française résume de plus ranci; de plus étriqué; de plus sordide. Comment oublier qu'ici encore se rassemblent ce que l'extrême-droite (à moins que ce ne fussent les mêmes ?) dénombre de plus angoissant; de plus fascinant !

Moi qui tente de comprendre ce que gauche veut encore dire, là soudainement je le sais ! Y a-t-il deux France? en tout cas celle-ci n'est pas la mienne !

Comment oublier que ceux-là, toujours, restent, au nom du sacré, toujours sur la mauvaise rive de l'histoire? qu'ils ne comprennent rien à la république qu'ils détestèrent; qu'ils supportent encore sans l'aimer jamais! qu'ils ne comprennent rien au nazisme qu'ils adorèrent !

Ce catholicisme-là, qui sait se faire idolâtre, ce catholicisme-là qui aime tant se vautrer dans la



culpabilité et pour cela s'enivrer de souffrances et de corps meurtris, de blessures à panser, sait, à l'occasion, redoubler de retenue son dolorisme si volontiers ostentatoire.

Ces statuaires, ces saints voilés pour Carême prenant chantent la désolation, la solitude et la désespérance devant le sacrifice imminent ! Il faut avoir entendu la Leçon des ténèbres de Charpentier : je n'ai, je crois, jamais approché de si intense qui vous abandonne au délaisement le plus nu, à la désolation la plus crue. Je le peux comprendre si je ne suis jamais parvenu à saisir comment ce désespoir peut, quelques jours après, se muer en exaltation ! La résurrection est mystère qui m'échappe mais plus encore cette transfiguration d'un meurtre en rédemption. J'y vois encore la faute originelle du christianisme qui aura décidément toujours un rapport délictueux (délicieux) à la mort !

Morbidité ! oui c'est bien à ceci que je songeais en voyant ces femmes, ces voiles, ces soutanes noires d'un autre âge. Comme si cette rive-là était incapable d'aimer la vie, ce qu'après tout Nietzsche avait repéré, qu'elle préférât se réfugier dans l'éternelle contemplation de ce qui rassure paradoxalement : souffrance, compassion !

Et que dire de l'image cette fois de la femme ? Sinon rappeler seulement ceci :

5. Toute femme, au contraire, qui prie ou qui prophétise, la tête non voilée, déshonore son chef : c'est comme si elle était rasée.

6. Car si une femme n'est pas voilée, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Or, s'il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée,

qu'elle se voile.

7. L'homme ne doit pas se couvrir la tête, puisqu'il est l'image et la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme.

8. En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme;

9. et l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme a été créée à cause de l'homme.

10. C'est pourquoi la femme, à cause des anges, doit avoir sur la tête une marque de l'autorité dont elle dépend.

11. Toutefois, dans le Seigneur, la femme n'est point sans l'homme, ni l'homme sans la femme.

12. Car, de même que la femme a été tirée de l'homme, de même l'homme existe par la femme, et tout vient de Dieu.

13. Jugez-en vous-mêmes: est-il convenable qu'une femme prie Dieu sans être voilée?

1Cor, 11, 5-13

Qui mériterait un peu d'humilité, non ? A vouloir donner des leçons d'humanisme à telle ou telle religion, mieux vaudrait préférer se souvenir que nous venons de très loin, nous aussi; que nous n'en sommes peut-être pas tant revenus que cela; que nos intégristes valent bien les leurs; que tout ceci cache mal une haine de l'humain !



Un des rares héros de notre siècle

Gérald Bloncourt est né en 1926 à Bainet (Haïti), près de Jacmel, d'une mère française et d'un père guadeloupéen, ancien combattant de la première guerre mondiale, épouvantablement blessé, comme son frère, Élie Bloncourt, rendu aveugle par une rafale reçue en plein visage, qui sera député de l'Aisne (en 1936 et 1945), et grand résistant (Libération-Nord).



C'est à Port-au-Prince, capitale d'Haïti, où la famille est installée depuis 1936 que Gérald Bloncourt rencontre Dewitt Peters, un enseignant d'anglais étatsunien, avec qui il fondera, en 1944, le Centre d'Art Haïtien, point de départ de l'extraordinaire floraison de la peinture haïtienne, mais aussi ceux qui constitueront le premier cercle de ses amis : l'écrivain et révolutionnaire Jacques-Stephen Alexis, Georges Beaufile, le poète René Depestre et Gérard Chenet.

Cette famille résolument engagée dans la lutte contre les fascismes verra avec douleur disparaître un fils qui vivait en France, Tony, fusillé au Mont-Valérien en 1942, pour fait de résistance (<http://www.resistance-ftp.net/pages/bloncourt.html>).

En 1946, acteur de premier plan des « 5 glorieuses », la révolution qui mit fin au régime impopulaire du président Lescot, il est néanmoins condamné à mort, et ne doit son salut qu'à l'exil, et à une intervention d'André Breton. Il s'établit à Paris, où il devient reporter-photographe pour la presse de gauche, couvrant la plupart des mouvements sociaux entre 1949 et 1986, tout en demeurant un membre actif de la lutte contre les Duvalier. Depuis cette date, il publie des recueils de poèmes en plaquettes, mais aussi revient à plusieurs reprises sur sa carrière, ses rencontres, ses amitiés, tant du point de vue de l'histoire de la peinture haïtienne que sur le récit de ses engagements.

Bloncourt est au carrefour de plusieurs vies, qui nourrissent une œuvre qui ne vaut pas seulement comme témoignage : il est ouvrier, typographe-linotypiste, peintre, dessinateur, photographe, poète, homme politique, essayiste, et voyageur. Il est aussi un exilé, le plus ancien de la diaspora haï-

tienne, et un repère pour les partis de la gauche haïtienne, toujours en prise directe sur les événements qui secouent le pays lointain. Exilé, il l'est également en tant qu'homme de force vive, qui fait sa place dans un pays exsangue en 1946, comme il le constate dès la descente de bateau : « Le Havre était en ruine.

Il n'y avait plus un seul morceau de bois ou de poutre dans les décombres. L'hiver avait été rude ». Rapidement installé, prenant contact avec les quelques cercles antillais qui se remettent en action dans la capitale, ainsi qu'avec le Parti Communiste –la rencontre est houleuse, il devient un témoin privilégié des luttes populaires qui secouent le pays. Un épisode particulièrement intéressant est raconté dans *Le Regard engagé*, sa rencontre avec Hô Chi Minh, dans les premiers mois de son arrivée à Paris. Bloncourt semble faire sienne cette double exigence du vieux leader : l'attention et le soutien aux luttes des décolonisations, comme aux luttes populaires et syndicales de la classe ouvrière, en France.

À ce titre, il est un observateur et un témoin engagé de ces luttes, dont l'empreinte est précieuse, tant les changements qui ont affecté les sociétés européennes paraissent irrévocables. Ainsi, ses clichés (près de 240 000), qu'il numérise progressivement, et que l'on peut voir en partie sur son site, mettent en scène cette mémoire, prêtant attention d'abord à la poésie du quotidien : « Je ne sépare point la poésie de l'information, et le respect d'autrui de la façon d'informer, de la responsabilité des images et de l'événement que nous avons pour charge de décrire ». Les légendes de ces photographies disent constamment ce souci, qui est celui de la dignité de l'autre, ainsi que le montre l'ouvrage publié en 2004, *Les Prolos*. Le carreau de la mine, l'attente des familles, les bidonvilles, les habitats urbains en déshérence, les grèves, les survivants au milieu des catastrophes naturelles, l'hiver 1954, les luttes du Front Polisario, les centaines de visages d'enfants, mais aussi des

personnalités plus connues, deviennent autant de traces de mémoires occultées, et que le spectateur engagé fait réapparaître à partir de 1986, dans un souci de rappel à la conscience. Il dit aussi dans ses récits le lent effondrement, de l'intérieur, de l'appareil du parti Communiste Français, et son témoignage vaut à bien des égards pour ses dimensions existentielles. Il dit surtout dans cet effondrement du temps, le vieillissement prématuré de nos sociétés, dévorées par l'avidité pathologique de la richesse, comme la sécheresse et les béances que creusent en nous la surconsommation.

C'est aussi cette année-là qu'il rentre en Haïti, après le long exil, et la chute de la maison Duvalier. Il trouve un pays à la fois enclavé dans ses vieilles luttes de faction, et sa misère incommensurable. Il faut le soutenir, apporter de la substance aux écoles : il crée un comité, dirigé aussi par Jean-Pierre Faye et Jean Métellus, qui sera porteur en France d'un sursaut des consciences. Un million de livres scolaires sont ainsi envoyés.

C'est aussi le moment d'un échange d'écritures avec une jeune femme, Sabine, qui vit, elle, à Port-au-Prince. *Le Dialogue au bout des vagues*, ce chant partagé, dit aussi l'étreinte peu à peu impossible, malgré l'amour éperdu pour un pays de « fantômes en lisière », mais où pourtant la présence de l'autre se restreint inmanquablement à « une fissure ouverte / sur ma parole souffrée ». Cette douleur se tait, mais sait aussi se réveiller à la faveur des catastrophes qui s'abattent sur le pays désormais si lointain. C'est en 2007 qu'il co-publie, avec le philosophe franco-brésilien Michaël Löwy un essai sur la révolution de 1946, Mes-



Yves Chemla
enseigne la
Communication en GEA
Chroniqueur
littéraire à
Radio Notre
Dame



sagers de la Tempête, apportant un éclairage décisif sur les événements, et sur leur déroulement, notamment la part prise dans le déclenchement par la parole des poètes, Jacques Roumain, certes, mais aussi Césaire, et Breton, présent à ce moment, et qui dans une conférence historique expliquera à des jeunes gens, René Depestre, Jacques-Stephen Alexis, Gérard Chenet et Gérald Bloncourt, « les aspirations émancipatrices du surréalisme ». En 2009, Gérald Bloncourt est un des rares témoins et porteur de cette parole, qui l'a pourtant amputé de son pays natal.

Cette vie, ces écrits, les livres

sur la peinture, les peintures elles-mêmes, disent l'énergie et la vitalité d'un homme debout, à la voix de guetteur, en qui se rejoignent la poésie et l'action. Dans ces temps où chaque jour qui passe voit mûrir 3000 chômeurs de plus, il est sans doute important de revenir sur des années pas si lointaines, et de regarder en face ces visages recueillis par le photographe, et que nous pourrions bientôt retrouver au plus proche de nos existences. Les luttes qu'ils racontent, ces visages, pourraient bien aussi devenir les nôtres.

Yves Chemla

Bibliographie :

Site :

www.bloncourt.net

Récits

Yeto, le palmier des neiges. Port-au-Prince: Deschamps, 1991; Paris: Arcantère, 1991, 296 p.

Le Regard engagé, parcours d'un franc-tireur de l'image. Paris: Bounin, 2004, 255 p.

Essais

La Peinture haïtienne (texte de Gérald Bloncourt; documentation de Marie-José Nadal-Gardère). Paris: Nathan, 1986; 1989.

Messagers de la tempête, André Breton et la Révolution de Janvier 1946 en Haïti (avec Michael Löwy). Paris: Le Temps des Cerises, 2007, 184 p.

Poésie

Poèmes sahariens. Paris: La Machette, 1976.

Dialogue au bout des vagues. Paris: La Machette, 1986. Nouvelle édition, Montréal :Mémoire d'encrier, 2008.

Retour d'exil, illustré par l'auteur. Paris: La Machette, 1986.

J'ai rompu le silence. Recueil de poèmes en trois parties : 1.) Poèmes pour prolonger le jour (1946-1983) ; 2.) Poèmes tendres ou poèmes à Martine ; 3.) Poèmes pour t'écouter encore... Paris: La Machette, 1986.

J'ai coupé la gorge au temps. Paris: La Machette, 2000.

Photographies

Les Prolos, 140 photographies avec des textes de Mehdi Lallaoui. Bezons: Au Nom de la Mémoire, 2004.

Publisexisme

Une séance du café des arts à l'IUT sur le sujet. L'animatrice du Collectif contre le publisexisme 1 a répondu aux questions de l'auditoire après avoir montré quelques publicités.

Sujet pour moi évident au sens où il ne me pose pas de problème, alors pourquoi cette gêne, cette envie d'en découdre alors même que, spontanément, je vais dans le sens de ce qui fut dit ? Pourquoi, au reste, suis-je en même temps dérangé par cette gêne elle-même ?

Réflexe de vieux macho me dis-je ! J'en accepte l'augure sans m'y résoudre pourtant ! Et s'il y avait autre chose derrière cela !

Une posture militante

Je n'ai - presque - jamais cédé aux quolibets si faciles, souvent si vulgaires, contre la militance féministe. mais mes réticences tiennent à la militance elle-même. Dénoncer est une chose; expliquer, une autre. Et ne suis pas certain que l'auditoire de l'autre jour n'eût pas préféré le commentaire à l'accusation, si justifiée celle-ci soit-elle.

M'aura notamment intrigué que beaucoup dans le public, tout disposés qu'ils furent à reconnaître par exemple dans la publicité ci-contre une violence insupportable, ne s'en détournent pas pour autant non plus de la marque qu'elle promouvait. Tout se passe comme si la publicité était capable de dé-



velopper ses propres mécanismes de défense.

Ce n'est que de la pub !

Parce que nous savons qu'elle n'est qu'une technique de vente, qu'elle est, par définition, partielle, nous n'attendons rien d'elle - et sûrement pas un discours véridique. Mise en scène qui se donne pour telle, comme si elle était un simple récit, une variation autour d'un thème imposé ou qu'elle fonctionnât comme n'importe quelle oeuvre d'art, qu'elle ne prétend même pas être, c'est-à-dire comme un regard qui en dira toujours plus sur nous, spectateur, que sur elle ou ses auteurs, la publicité joue sur le registre exclusif de la sensation, de l'émotion - jamais sur celui de la raison.

De ceci deux conséquences, me semble-t-il :

- les pubs racontent des histoires que nous subissons, sur le mode de l'ennui ou du plaisir - en tout état de cause de la passion. Sur le mode de la narration la publicité conjugue jusqu'à satiété et

de manière furieusement répétitive notre plaisir enfantin au conte ! D'où sans doute la prédilection des enfants pour la publicité !

Il y aurait beaucoup à dire sans doute sur notre rapport au récit, et



plus largement à la fiction : je ne puis m'empêcher de penser, qu'à moins d'adopter la position rigoriste et passablement puritaine d'un Platon expulsant les artistes de sa cité idéale pour faute de toujours transmettre le mensonge plutôt que la vérité, il n'est pas d'autre chemin que de considérer la publicité comme un mythe c'est-à-dire, au sens de Platon, comme une fiction narrative contenant une vérité complexe non formulable abstraitement par la voie logique du concept.

Reste alors à déjouer cette vérité complexe qui me semble ressortir à la fois d'une grille économique, sociologique et psychologique mais dont je persiste à penser qu'elle dira plus sur nous - et notre époque - que sur la publicité elle-même.

- ce récit où nous convoque la publicité suppose un rapport au réel qui mériterait sans doute d'être analysé 3

mais où je vois se jouer quelque chose comme l'innocence 4 du créateur où se joue précisément la capacité de la publicité à développer ses propres mécanismes de défense. Ce n'est que de la pub autrement dit ce n'est qu'une petite historiette à ne surtout pas prendre au sérieux.

Celui qui s'en prend à la publicité, à ses contenus douteux ou scandaleux, se mettra toujours plus ou moins dans la position ridicule de l'avocat impérial Pinard s'en prenant à l'immoralité de Flaubert 5 et de sa Madame Bovary ! et risque ainsi inévitablement de rater sa cible. Gare au jugement de l'histoire qui ne va jamais dans le sens de règles prédéfinies ... mais les invente !

Et c'est bien tout le problème ! La publicité n'est qu'une technique mais argue de son esthétique narrative pour défendre sa liberté d'expression. La censure mise à part - mais qui la peut ouvertement désirer sans paraître immédiatement liberticide ? - je ne vois pas d'autre objet au réquisitoire anti-pub. Et il est délicat sinon dangereux !

Alors, il faut effectivement regarder plutôt du côté de cette étrange capacité de la publicité à se situer toujours plutôt du côté de l'hyperbole, de la provocation, tout en empêchant que celle-ci se retourne jamais contre elle.

L'éloge de la réification

Elle peut être lue à partir de plusieurs grilles. Je n'en soulignerai que trois ici :

économique : la logique de la société industrielle est bien de transformer tout objet en marchandise pouvant faire l'objet d'un échange et donc d'un profit. Inutile d'y revenir

c'est un truisme. Inutile aussi de s'en offusquer même si l'on peut y voir la tare du système : la mauvaise foi. Le corps s'entend comme une marchandise sur quoi l'on investit et dont on attend à la fois performance et retour sur investissement.

psychologique : la publicité étant outil à déclencher un acte d'achat elle ne saurait être autre chose qu'une vaste métaphore du désir. La seule question qui vaille et qui signe notre temps tient au fait qu'elle ne sache conjuguer le désir qu'en terme physique, sexuel ! S'il y a publisexisme c'est en ceci d'abord qu'il réside : que la sexualité soit la première forme de désir qui vienne à l'esprit, pourquoi pas ! tant elle en est l'expression à la fois la plus commune et la plus complexe. Que notre société n'ait qu'elle à mettre en scène en dit long ! Et triste !

Liée à la précédente grille, ceci signifie que le corps, et la sexualité à quoi on le réduit, sont convoqués à l'aune de la performance c'est-à-dire à la fois à l'expression, à l'acte, au rendement. Avec tous les clichés qui s'y adjoignent de la virilité agissante et de la féminité sinon passive en tout cas réduite à la seule séduction.

sociologique: la publicité renvoie d'abord à ce qui est public mais tout autant à ce qui est publiable, montrable. A ce que le temps reconnaît comme pouvant faire partie de l'espace public. Le corps, en se libérant, ou le croyant, a conquis cet espace. Montrable, mais toujours dans un registre érotisé, il s'offre, non dans sa réalité, mais dans une bien curieuse idéalité où, sans temps ni véritablement d'espace, il se conjugue avec le mythe de l'éternelle jeunesse qui, dans le cadre publicitaire, ne peut se présenter que sous des oripeaux pré-

pubères.

Hormis dans la publicité ci-contre, où l'on va se jouer de l'authenticité, le corps montré est - presque toujours- celui de femmes, de très jeunes femmes, voire de pré-adolescentes. Corps sans âge, sans marque, sans trace, corps souvent androgynes, corps pré-pubères qui à leur façon croient chanter les charmes de l'éternité, vantent en réalité les délices de la stérilité.

Les vraies femmes ont de vraies rondeurs

8 femmes. 16 jambes galbées. Une expérience extraordinaire.

Présenteriez-vous un produit raffermissant avec des femmes portant des vêtements de taille 2 ? Nous ne le ferions pas non plus. Chez Dove, nous croyons qu'il faut accepter les rondeurs et en prendre soin.

Découvrez le nouveau produit raffermissant Dove - un vrai soin pour les vraies rondeurs.

À l'automne 2005, Dove invitait des femmes provenant de diverses régions du Canada à passer une audition pour devenir les visages - et les corps - des produits raffermissants Dove. La seule restriction ? Ne pas être mannequin professionnel. C'est de cette façon que nous avons rencontré ces 8 femmes formidables et voluptueuses que nous vous présentons ici. Âgées de 21 à 60 ans, danseuse de baladi ou mère à temps complet, elles représentent l'authentique beauté que Dove recherche.



Je crains bien que ce soit la marque de notre époque. Que la logique industrielle pousse au constant renouvellement des marchandises et promeut pour cela le nouveau sur l'ancien; que notre logique productiviste eut par là inversé l'ordre du temps où l'âge d'or cesse de se trouver aux origines pour systématiquement être rejeté au-devant de nous - rendant possible par là notre métaphysique du progrès - ceci nous le savons depuis longtemps et je parie pour ma part que ce mouvement fut idéologiquement entamé dès Descartes! Mais que cette espérance du nouveau s'inscrivît systématiquement dans l'éloge de la jeunesse, ou, plus exactement de cette éternelle jeunesse qu'est la pré-adolescence, ceci, non décidément, n'était pas ins-

crit d'avance et n'en laisse pas d'être révélateur.

L'éloge de la jeunesse

Curieuse époque que celle qui récuse son passé et croit atteindre l'éternité et/ou la beauté sous les auspices de la

jeunesse ! Comment ne pas songer à La Mort à Venise de Th Mann ?

Comment ne pas comprendre que par le biais de la mondia-

lisation cette époque a cru pouvoir réduire le monde à un simple village planétaire ? Qu'avec internet elle a cru pouvoir tout réunir, rassembler (penser? 6) en temps réel comme on disait autrefois, c'est-à-dire dans l'instant, dans l'immédiateté la plus absolue ? Comment ne pas comprendre que celui qui s'installe ainsi au-dessus de l'espace et du temps, ne fait pas autre chose que se prendre pour dieu ?

Ni le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face

Nous le savons tous et c'est bien pour ceci que j'hésite entre deux interprétations :

- psychanalytique d'abord, pour autant que ce désir d'absolu, ce désir du tout, tout de suite répond exactement à ce que Freud nomme principe de plaisir. Pour autant que la normalité se joue dans la constitution d'un Sur moi qui permette de survivre en déplaçant, dans l'espace, nos désirs d'un objet vers un autre, ou, dans

le temps, en remettant à plus tard la satisfaction de ce dernier; où c'est toute la culture qui se joue dans ces refoulements, déplacements et autre sublimation, on a presque envie de dire que notre époque relève ni plus ni moins d'une vaste régression où se joue, manifestement sa névrose. Époque qui n'assume plus sa crise oedipienne, la modernité itérativement sombre dans une bien belle fixation dont elle ne sortira pas sans heurt ni souffrance.

De ce point de vue si le publicisme peut heurter en ce qu'il choisit la femme et la réduit à l'état d'objet, s'il justifie les légitimes préventions que le féminisme dénonce, il faudrait encore rajouter qu'il renvoie aussi, de manière plus globale et à ce titre plus grave encore, à une forme de vie sexuelle régressive et pathogène sinon pathologique. On y retrouve cette dé-réalisation évoquée ci-dessous par où l'image ne serait plus qu'un jeu, de ces jeux qui font la vie enfantine. On y joue à, *on fait comme si* et pour un peu on finirait même par trouver cela attendrissant. Les enfants mettent une incroyable gravité dans leurs jeux; les adultes non ! C'est peut-être tout ce qui les sauve encore. Je n'ai aucune compétence en la matière, et redoute toujours un peu de sombrer dans la psychanalyse de gare, mais enfin, quand même : peut-on oublier que la phase infantile où régresser est la phase sadique-anale? Doit-on alors s'étonner que la publicité louvoie avec tant de constance autour des représentations de l'agressivité, de la violence ?

- métaphysique ensuite : je ne parviens pas à oublier ce vieux commentaire talmudique narrant combien fut foudroyé celui qui, voyant les tables de la loi tombées à terre, voulut les ramasser. En dépit de l'évi-



dente bonne volonté, le sacré ne se peut soutenir ni du regard ni des mains. Non plus que l'absolu ! tous les récits rappellent que si l'homme pouvait ne serait-ce qu'un instant regarder Dieu, il en serait immédiatement consumé. Foudroyé !

C'est cette même histoire que narre Borgès dans le Miroir et le Masque : le poète n'a plus qu'à mourir et le roi se faire mendiant d'avoir atteint cette plénitude !

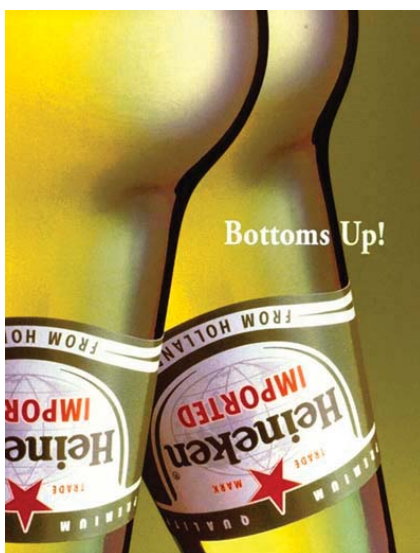
C'est enfin ceci aussi que met en évidence TH. Mann : le vieil écrivain sans inspiration subitement fasciné par le jeune éphèbe ! C'est que l'adolescent représente la Beauté elle-même, infinie ! Nul étonnement à ce qu'elle s'incarnât dans le jeune garçon : cet âge est celui encore de l'indistinction, de l'ambivalence, de l'indétermination. L'idée est belle, qui se contemple (ce que le grec nomme théorie) mais, même chez Platon elle ne se donne qu'au prix de long efforts, d'une réelle conversation, et d'aveuglements successifs !

Une mise en forme perverse de l'absolu

Je crois bien que cette époque est la plus religieuse qui soit, sous le fallacieux prétexte de l'affranchissement. A défaut de croire encore qu'elle puisse atteindre l'absolu, elle en usurpe la place, transcendante et en mime la puissance. Cette époque n'est pas profane mais profanatrice.

L'esthétique ainsi promue, l'idéal que l'on nous sert est toujours celui d'avant: avant l'origine; avant

la détermination; la volonté; avant le chemin et la vie. C'est celui du tohu-bohu originel, du chaos d'avant le demiurge, de ce souffle planant au-dessus des eaux troubles du néant. En un mot c'est celui de la mort, ou plus exactement de la régression vers la mort. C'est celui d'un arrière-monde tellement vertueux que virtuel ! Logique de faibles dirait Nietzsche, incapables de supporter temps et devenir, contradictions et luttes, réfugiés dans un idéal calme et pérenne ! Est-ce pour autant à ceci que ressemble l'esthétique que vante la modernité, et la publicité avec elle qui en est le symptôme ?

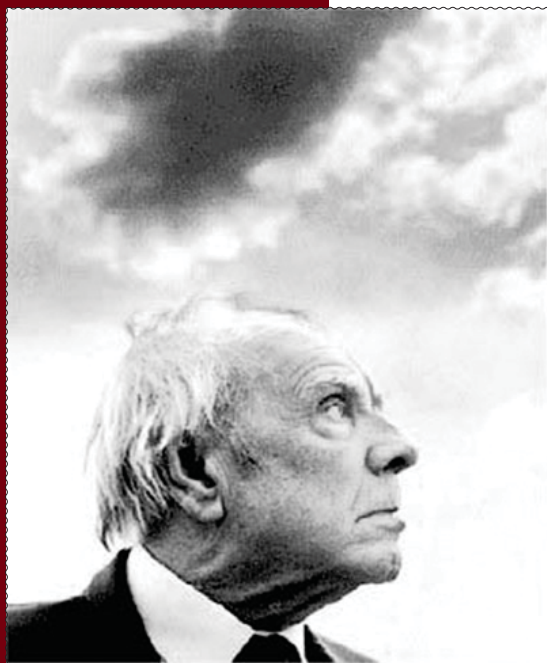


La mise à nu systématique de ce corps sans marque ni trace, l'exhaussement de la jeunesse immaculée sont autant d'odes paradoxales à l'impuissance, à l'irresponsabilité. D'où, chose étrange, rien ne s'ensuit ! écrivait Musil. Oui, je crains bien qu'il ne s'agisse que de cela. La modernité a oublié le monde à vouloir le conquérir; gommé le corps à vouloir le libérer; sclérosé l'humain à prôner l'humanisme.

C'est ici que je vois l'étonnante capacité de la publicité à se garantir une immunité : en renvoyant systématiquement à nos fantasmes iréniques. Loin de moi l'idée de mésestimer ce qui peut s'y jouer d'atteinte à l'intégrité et dignité de la femme; l'idée seulement que ce sexisme-ci n'est qu'une des flexions d'une régression bien plus ample. Anthropologique !

Le Miroir et le masque

J L Borges



Après la bataille de Clontarf, où l'ennemi norvégien connut la honte de la défaite, le Grand Roi parla ainsi au poète :

– Les exploits les plus éclatants perdent leur lustre si on ne les coule pas dans le bronze des mots. Je veux que tu proclames ma victoire et chantes ma louange. Je serai Énée ; tu seras mon Virgile. Te sens-tu capable d'entreprendre cette oeuvre qui nous rendra tous les deux immortels ?

– Oui, mon Roi, dit le poète. Je suis le grand Ollan. J'ai passé douze hivers à étudier l'art de la métrique. Je sais par coeur les trois cent soixante fables sur lesquelles se fonde la véritable poésie. Les cycles d'Ulster et de Munster sont dans les cordes de ma harpe. Les règles m'autorisent à user des mots les plus archaïques du langage et des métaphores les plus subtiles. Je connais les arcanes de l'écriture secrète qui permet à notre art d'échapper aux indiscrettes investigations de la foule. Je peux célébrer les amours, les vols de bétail, les périples, les guerres. Je connais les ascendances mythologiques de toutes les maisons royales d'Irlande. Je sais les vertus des herbes, l'astrologie justicière, les mathématiques et le droit canon. Aux joutes oratoires, j'ai battu mes rivaux. Je me suis exercé à la satire, qui provoque des maladies de peau, et même la lèpre. Je sais manier l'épée, comme je l'ai prouvé en combattant pour toi. Il n'y a qu'une chose que je ne sache faire, c'est te remercier assez du don que tu me fais. Le Roi, que fatiguaient facilement les longs discours prononcés par d'autres que lui-même, répondit avec soulagement :



– Je sais parfaitement tout cela. On vient de m'apprendre que le rossignol a déjà chanté en Angleterre. Quand auront passé les pluies et les neiges, quand le rossignol sera revenu de ses terres du Sud, tu réciteras ton poème à ma louange devant la cour et devant le Collège des Poètes. Je te donne une année entière. Tu cisèleras chaque syllabe et chaque mot. La récompense, tu le sais, ne sera pas indigne de mes façons royales ni de tes veilles inspirées.

– O Roi, la meilleure récompense est de contempler ton visage, dit le poète qui était aussi un courtisan.

Il fit ses révérences et s'en fut, ébauchant déjà quelque strophe. Le délai expiré, qui compta épidémies et révoltes, le poète présenta son panegyrique. Il le déclama avec une sûre lenteur, sans un coup d'oeil au

manuscrit. Le Roi ponctuait son discours d'un hochement de tête approbateur. Tous imitaient son geste, même ceux qui, massés aux portes, ne pouvaient entendre le moindre mot. Quand le poète se tut, le Roi parla.

– Ton œuvre mérite mon suffrage. C'est une autre victoire. Tu as donné à chaque mot son sens véritable et à chaque substantif l'épithète que lui donnèrent les premiers poètes. Il n'y a pas dans tout ce poème une seule image que n'aient employée les classiques. La guerre est un beau tissu d'hommes et le sang l'eau de l'épée. La mer a son dieu et les nuages prédisent l'avenir. Tu as manié avec adresse la rime, l'allitération, l'assonance, les nombres, les artifices de la plus fine rhétorique, la savante alternance des mètres. Si toute la littérature de l'Irlande venait à se perdre –amen absit – on pourrait la reconstituer sans en rien perdre avec ton ode classique. Trente scribes vont la retranscrire douze fois.

Après un silence, il reprit :

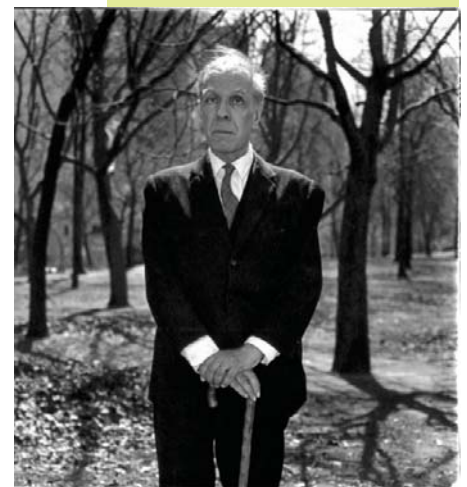
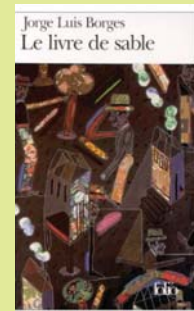
– Tout cela est bien et pourtant rien ne s'est produit. Dans nos artères le sang ne bat pas plus vite. Nos mains n'ont pas cherché à saisir les arcs. Personne n'a pâli. Personne n'a poussé un cri de guerre, personne n'est allé affronter les Vikings. Dans un délai d'un an nous applaudirons un autre poème à ma louange, ô poète. En témoignage de notre satisfaction, reçois ce miroir qui est d'argent.

– Je te rends grâce et je comprends, dit le poète.

Les étoiles du ciel reprirent leurs chemins de lumière. Le rossignol de nouveau chanta dans les forêts saxonnnes et le poète revint avec son manuscrit, moins long que le précédent. Il ne le récita pas de mémoire; il le lut avec un manque visible d'assurance, omettant certains passages, comme si lui-même ne les comprenait pas entièrement ou qu'il ne voulût pas les profaner. Le texte était étrange. Ce n'était pas une description de la bataille, c'était la bataille. Dans son désordre belliqueux s'agitaient le Dieu qui est Trois en Un, les divinités païennes d'Irlande et ceux qui devaient guerroyer des siècles plus tard, au début de l'Edda Majeure. La forme n'en était pas moins surprenante. Un substantif au singulier était sujet d'un verbe pluriel. Les prépositions échappaient aux normes habituelles. L'âpreté alternait avec la douceur. Les métaphores étaient arbitraires ou semblaient telles. Le Roi échangea quelques mots avec les hommes de lettres qui l'entouraient et parla ainsi :

– De ton premier poème, j'ai dit à juste titre qu'il était une parfaite somme de tout ce qui avait été jusque-là composé en Irlande. Celui-ci dépasse tout ce qui l'a précédé et en même temps l'annule. Il étonne, il émerveille, il éblouit. Il n'est pas fait pour les ignorants mais pour les doctes, en petit nombre. Un coffret d'ivoire en préservera l'unique exemplaire. De la plume qui a produit une oeuvre aussi insigne nous pouvons attendre une oeuvre encore plus sublime. Il ajouta avec un sourire :

– Nous sommes les personnages d'une fable et n'oublions pas que dans les fables c'est le nombre trois qui fait la loi. Le poète se risqua à mur-



murer :

– Les trois dons du magicien, les triades et l’indiscutable Trinité.

Le Roi reprit :

– Comme témoignage de notre satisfaction, reçois ce masque qui est en or.

– Je te rends grâce et j’ai compris, dit le poète.

Une année passa. Au jour fixé, les sentinelles du palais remarquèrent que le poète n’apportait pas de manuscrit. Stupéfait, le Roi le considéra ; il semblait être un autre. Quelque chose, qui n’était pas le temps, avait marqué et transformé ses traits. Ses yeux semblaient regarder très loin ou être devenus aveugles. Le poète le pria de bien vouloir lui accorder un instant d’entretien. Les esclaves quittèrent la pièce.

– Tu n’as pas composé l’ode ? demanda le Roi.

– Si, dit tristement le poète. Plût au ciel que le Christ Notre-Seigneur m’en eût empêché !

– Tu peux la réciter ?

– Je n’ose.

– Je vais te donner le courage qui te fait défaut, déclara le Roi.

Le poète récita l’ode. Elle consistait en un seul mot.

Sans se risquer à le déclamer à haute voix, le poète et son Roi le murmurèrent comme s’il se fût agi d’une prière secrète ou d’un blasphème. Le Roi n’était pas moins émerveillé ni moins frappé que le poète. Tous deux se regardèrent, très pâles.

– Du temps de ma jeunesse, dit le Roi, j’ai navigué vers le Ponant. Dans une île, j’ai vu des lévriers d’argent qui mettaient à mort des sangliers d’or. Dans une autre, nous nous sommes nourris du seul parfum des pommes enchantées. Dans une autre, j’ai vu des murailles de feu. Dans la plus lointaine de toutes un fleuve passant sous des voûtes traversait le ciel et ses eaux étaient sillonnées de poissons et de bateaux. Ce sont là des choses merveilleuses, mais on ne peut les comparer à ton poème, qui en quelque sorte les contient toutes. Quel sortilège te l’inspira ?

– A l’aube, dit le poète, je me suis réveillé en prononçant des mots que d’abord je n’ai pas compris. Ces mots sont un poème. J’ai eu l’impression d’avoir commis un péché, celui peut-être que l’Esprit ne pardonne pas.

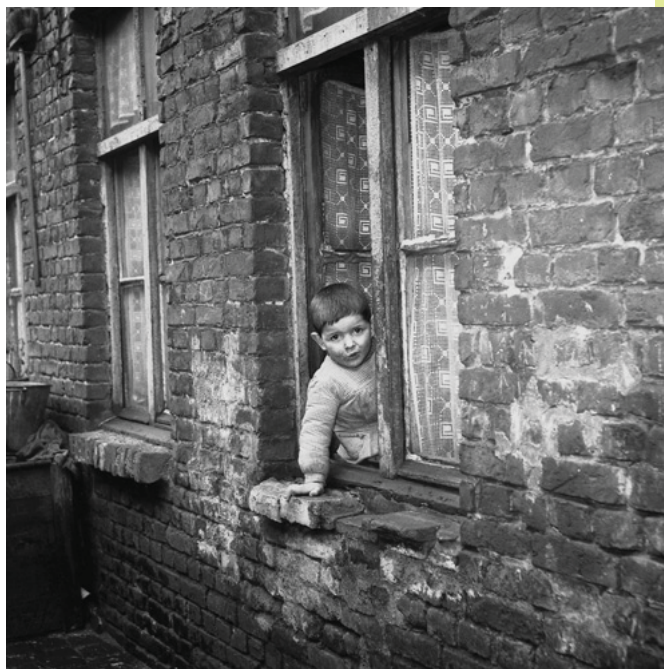
– Celui que désormais nous sommes deux à avoir commis, murmura le Roi. Celui d’avoir connu la Beauté, faveur interdite aux hommes. Maintenant il nous faut l’expier. Je t’ai donné un miroir et un masque d’or ; voici mon troisième présent qui sera le dernier. Il lui mit une dague dans la main droite.

Pour ce qui est du poète nous savons qu’il se donna la mort au sortir du palais ; du Roi nous savons qu’il est aujourd’hui un mendiant parcourant les routes de cette Irlande qui fut son royaume, et qu’il n’a jamais redit le poème.

Quelques photos de
G Bloncourt...
mais allez les voir
sur son site !



Chenonceaux
1955



Roubaix 1955



Petit Bilan

Quand nous avons publié le numéro zéro de cette gazette, il était plus ou moins clair dans notre esprit qu'il s'agissait d'une expérience dont il importait d'abord de savoir si elle était tenable, si elle était utile, si elle était souhaitée.

Ce numéro est sans doute le dernier de l'année; en tout cas l'avant-dernier avant les vacances d'été.

Quand on regarde ce qui y fut écrit, sans doute n'y trouve-t-on pas nécessairement tout ce qui y avait été projeté : les mouvements qui agitent l'université - et l'IUT notamment dès novembre - ont contribué à en déplacer les sujets abordés mais le projet reste le même. Rendre compte de ce qui se fait, passe et innove à l'IUT ; donner la parole à ceux qui désirent la prendre; créer du lien dans un espace que nous aimons tous mais où l'effervescence est souvent telle que nous perdons même l'occasion de nous dire ce que nous faisons.

Cette expérience mérite-t-elle d'être poursuivie ? C'est à vous de le dire !

En attendant : vous rappeler que j'ai mis en ligne:

- une accès à ce numéro ainsi qu'aux anciens
- une édition web de la gazette (pour ceux qui le préféreraient)
- une éditions de brèves entre chaque numéro .

Dès que je pourrai le faire (saurai le faire ! merci Ph. Rincon) je créerai un fil RSS pour que ceux qui le désireraient puissent être avertis de la parution de ces news.

Le projet enfin qui est en train de s'esquisser d'une Web Radio me semble d'autant plus intéressant qu'il pourrait à la fois enthousiasmer nos étudiants, offrir des opportunités d'événements à l'IUT, et offrir à cette gazette un appoint non négligeable.



